

ABONNEMENTS & ANNONCES

ABONNEMENTS
Roubaix : 10 francs par an
Tourcoing : 10 francs par an
Paris : 12 francs par an
Etranger : 15 francs par an
Six mois : 6 francs
Trois mois : 3 francs
Un mois : 1 franc

LE NUMÉRO

5 Centimes

ÉDITION DU MATIN

TOUS LES JOURS
SIX ou HUIT pages

BUREAUX & RÉDACTION
ROUBAIX, 71, Grande-Rue, Téléph. 554 et 1070
TOURCOING, 33, rue Carnot, Téléphone 1240

TOUS LES JOURS
SIX ou HUIT pages

LE NUMÉRO

5 Centimes

TARIF D'ABONNEMENTS

Roubaix - Tourcoing, la Nord et les Départements : 10 francs par an
Paris : 12 francs par an
Etranger : 15 francs par an
Six mois : 6 francs
Trois mois : 3 francs
Un mois : 1 franc

La Question Scolaire à la Chambre : Discours de M. Groussau

LA RÉPONSE DE LA FRANCE A L'ESPAGNE. — LE CRIME DE LA RUE ORDENER

CHRONIQUE

Les Apaches et le Milliardaire

— Paris devient une des plus sales villes d'Europe ! ronchonna Henry Charlevigne. Les apaches en arrivent à assassiner en plein boulevard...
— Ils n'en sont fichtre pas loin ! riposta Comberferre. Car enfin, ils viennent d'ocire, à dix heures du soir, en pleine rue Montmartre. Qu'après ça ils opèrent boulevard des Italiens, ça n'aurait rien de particulièrement insolite !
— Non, fit révérencieusement Philippe Lacour. D'ailleurs, il y a plus longtemps que vous ne croyez qu'ils opèrent près du centre. J'en sais quelque chose... puisqu'ils ont failli me « sonner » dans la rue des Lavandières-Sainte-Opportune, en 1897. Je leur dois même une fautive chandelle... car enfin, sans eux je travaierais probablement des jours calamiteux... Oui, à la bien prendre, c'est aux apaches de Sébasto que je dois d'avoir fait fortune.
— Il plongea une paille dans son cocktail et pompa une gorgée, puis il reprit :
— A cette époque, je tirais le diable par la queue ! Je venais de perdre un petit emploi, que je tenais chez un commissionnaire en denrées coloniales, et j'en étais arrivé, certain vendredi, à ma dernière pièce de quarante sous. C'était en hiver ; le froid et l'insécurité m'avaient chassé de ma chambre ; je rêvais par la ville, en machinant ces combinaisons extravagantes que machinent les pauvres. En me nourrissant de pain et de fromage, je pouvais tenir encore quelques jours, mais après ? Toutes mes démarches avaient échoué. Aucune espérance ne lui restait dans les ténèbres de l'avenir. La faim me guettait comme un hyène.
— Je marchais vite, poussé par le zèle et par la fièvre ; je traversais la rue des Lavandières-Sainte-Opportune, déserte en ce moment, lorsque quatre silhouettes se dressèrent brusquement devant moi.
— Pas de grâces ou on te saigne ! cria l'un des survenants, grand escroquin en veste de pilou et en chandail, le nez en cimeterre et les yeux ronds.
— Aboulé la bratère ! grogna le second personnage, bas sur les pattes, avec des mains colossales.
— Ça tombe à pic ! pensai-je avec amertume.
Et, résigné, je tirai de la poche de mon gilet la malheureuse pièce qui constituait toute ma fortune.
— Voilà ! m'écriai-je en la jetant. C'est le fond de ma poche.
— La barbe ! ça n'est pas grand. On n'est pas des gnolles ! aboula tout en sonnant.
— Je vous dis que c'est le fond de ma poche, rétorquai-je.
— Je n'avais pas grand'peur : depuis quinze jours, j'avais passé par trop de tranches ; la mort même ne m'effrayait pas. Pourtant, je ne voulais pas être sonné. Et comme l'escroquin faisait un geste pour me saisir à la gorge, je me rappelai brusquement les principes de la boxe française, tels que je les avais appris chez le père La Croix.
D'un coup de pied bas suivi d'un bond chassé-droit, j'entendis l'apache dans le ruisseau, après quoi, d'un bond, je me réfugiai sous une espèce de porche.
— Ah ! salaud ! glapit le trapu en tirant son couteau à virole.
Les deux autres l'imitèrent, tandis que le grand se tortillait sur le trottoir. Pendant une minute, ils restèrent à m'examiner, cherchant la meilleure façon d'en finir. Ce fut une espèce de voyou à la face de fromage, encore en mal de croissance, qui mena l'attaque. Son couteau brilla à quelques pouces de ma poitrine. Mais j'avais eu le temps de lui envoyer un bon coup de pied dans le bas-ventre, qui le plaça en deux et le fit asséoir sur la borne. Par malheur, les deux autres étaient sur moi : une pointe me piquait durement entre les côtes, tandis que l'autre m'entraînait dans l'épaule droite.
— Ça y est, songeai-je ; si seulement ils pouvaient me tuer vite !
Pour les exciter, j'allongeai encore un coup de pied qui, d'ailleurs, porta fort mal, tandis que les points continuaient à me larder. Je me tenais pour mort et toutefois, tant par instinct de conservation que pour ne pas leur tomber encore vivant entre les pattes, je prolongeais la lutte. Même, je réussis à jeter un troisième bandit par terre. Il se releva plus furieux en hurlant :
— Attends, c'est moi qui l'aurai, ta sale peau !
Il cherchait une bonne place pour me donner le coup de grâce, lorsqu'un bruit de cascades se fit entendre, une machine passa comme la foudre, s'arrêta net, et deux hommes, l'un semblable à un ours à tête de gorille, l'autre en veste de cuir souillée, arrivèrent à la rescousse avec des revolvers. Une balle siffla, un apache s'abattit, des sergents de ville parurent, et je me sentis enlever par deux mains vigoureuses...
Je ne sais pas trop ce qui se passa par la suite : affaibli par les fontaines de sang qui m'illuminèrent partout de ma pauvre carcasse, j'avais perdu connaissance. Je me réveillai à nuit, couché dans un lit confortable, bien amuchonné, avec, auprès de moi, un médecin et un gros monsieur à tête grise, à la face rase, aux yeux bien d'acier.
— Ah ! s'écria cet homme, vous revenez à moi !
Et comme je le regardais avec surprise et inquiétude :
— Soyez tranquille... Vous êtes blessé de suite coups de couteau... Mais c'est rien du tout. N'est-ce pas, docteur... cet homme, il court danger ?
— Aucun, répondit l'autre veuille ! Le temps de cicatriser tout ça, et de lui refaire un sang... car, fichtre ! pour ce qui est du sang, ça a perdu !

CHRONIQUE

A propos des panneaux décoratifs sur l'Exposition de Roubaix

UN AUTRE SOUVENIR D'UNE JOURNÉE DE FÊTE
L'Inauguration des Eaux de la Lys le 15 Août 1863



— Aah ! on le lui rendra ! fit le gros homme.
— Et avec un soupir :
— Vous êtes un vrai homme, my friend... Vous avez travaillé avec vos pieds comme un diable !... Oun Américain, il aurait pas fait mieux...
— C'est égal, murmurai-je, sans vous...
— Aah ! sans moi vos échez ou homme mort... Je vous défend pas de m'être reconnaissant... Soyez reconnaissant... Soyez reconnaissant et mériterez vite...
Il fallut environ six semaines pour me rétablir. Le gros homme venait me voir deux fois par jour, baragouinait quelques paroles et se retirait. A la fin de la sixième semaine, le chirurgien déclara que j'étais en état de reprendre ma place parmi mes concitoyens. C'était par un beau mois de février. Un soleil clair et libre entra dans ma chambre, et le gros homme me regardait avec une sorte d'attendrissement.
— J'h bien ! vous allez loutter, dit-il en se frottant les mains. Si vous louttez aussi bien pour la vie que contre les épêches, vous ferez fortune !...
— J'essayerai, répondis-je avec un pâle sourire.
Et songeant à l'état de mes ressources, mon cœur s'emplit d'amertume, je regrettais sincèrement qu'on eût pris la peine de me sauver la vie.
— On dirait que vous êtes triste ? remarqua le gros homme.
— Mon Dieu, oui, assez triste... d'abord, de quitter cette chambre hospitalière... ensuite...
— Ensuite ?
— De recommencer la lutte sans un sou ! répliquai-je, et sans emploi...
Le gros homme se mit à rire, ce rire des Anglo-Saxons, où il y a de l'enfant et de l'ouage.
— Alors, vous êtes assez bête pour croire que je me suis donné la peine de vô sauver la vie pour vous jeter à la rue ? Vô n'avez donc jamais vu jouer « le Voyéje de Mossion Perrichonne » ? Mais je donnerais pas vô pour cent mille dollars ! Je suis ou homme vaniteux. Je veux raconter à tout le monde que je vous ai sauvé des épêches... et puis vous monter et dire : voilà le gailard... il avait recou seize coups de couteau énormes...
— Il se mit à rire. Et il reprit :
— Yes ! Je vous lâche plus... Et surtout n'avez pas peur... je vous mettrai dans des affaires... Je suis dans le pétrole et les cotons. Vous pourrez travailler comme ou becuf.
Tandis que je le regardais dans un saisissement de joie, il me frappait sur l'épaule et criait :
— C'est seulement dommage que j'ai pas oune fille. Vôs auriez été le gendre de Mossion Perrichonne !...
Il me mit dans les cotons et dans le pétrole comme il l'avait promis. Et à vrai dire, je ne m'y conduisis pas trop mal ; il paraît même que j'ai dû beaucoup d'extension aux affaires pour son profit et le mien, car je ne puis m'empêcher de dire que, sans les coups de couteau des apaches, je vivrais sans doute une pauvre et grise existence d'employé dans quelque mélancolique bureau et quelque plus mélancolique logement de Vaugirard, de Grenelle ou de Montparnasse.
J.-H. ROSSY.

CHRONIQUE

Chronique Féminine

A L'ANNÉE QUI FINIT
Doucement, sans hâte et sans lenteur, at rythme des minutes dont les heures sont faites, tu t'en vas, année 1911.
Du bloc impénétrable de ce chaos des ans, tu t'es détachée, sans heurt et sans secousse et tu as mesuré, au cadran des humains, l'étoile de la vie.
C'est le propre du temps de passer ainsi, impalpable et serein, d'un avenir troublant au passé décevant.
Le présent c'est l'ultime seconde que marque à peine un battement de mon cœur, et qui fait en passant, sans appel et sans phrase, cette transposition qui fait de nos espoirs, les minutes vécues. Et tu t'en vas ainsi, année 1911, rejoindre les vieux siècles, en t'appelant le passé.
Et si je m'interroge, je vois à ton aurore tout l'espoir des humains.
Que m'as-tu donné de toutes ces promesses que je voyais en toi, parce qu'elles étaient en moi ?
J'ai lutté, j'ai souffert, et souvent j'ai pleuré. Parfois aussi, j'ai senti le bonheur m'effleurer au passage, j'ai vécu ces heures apaisantes où l'amitié est douce au cœur des déçus. A plus triste que moi, j'ai pu donner, parfois, ce que je n'avais pas : C'est un des privilèges de la pauvreté d'avoir encore pour d'autres ce qu'on n'a plus pour soi.
On peut encore donner le bonheur qu'on n'a plus, et faire partager des espoirs inconnus.
Je sens que je t'accable, chère année qui s'en va. En te parlant ainsi de mes espoirs déçus, ne suis-je pas ingrate envers la destinée ? La joie peut-elle suffire toujours au cœur assoiffé de plaisir ? Et peut-on définir le bonheur une vie tranquille, sans secousse et sans lutte ?
Le brouillard du matin, en se cristallisant, ne donne-t-il pas aux fleurs leur plus belle parure ?
Et la pluie bienfaisante n'est-elle pas nécessaire aux espoirs des moissons ?
La souffrance souligne ainsi nos joies, assagit nos desirs et rend nos cœurs plus tendres.
Si l'année qui finit nous emporte avec elle, du moins lui devons-nous ce que seul le temps donne : une expérience plus grande, avec des joies sereines et des douleurs vécues.
La vie est ainsi faite de tendresses profondes, d'illusions très douces et d'épreuves apaisantes : Lui demander ses joies, sans lui prendre ses peines, c'est rêver d'un tableau sans ombre et sans relief.
Année 1911, nous voulons te quitter, comme on quitte une amie dont les leçons nous restent.
Si l'un de toi doit ses peines, l'autre te doit ses joies. Et qui nous dit, d'ailleurs, si le chagrin vécu n'a pas ses joies secrètes pour qui sait bien souffrir ?
Tu fus pour nous élément, en enchaissant Roubaix au fil de tes beaux jours. Votre alliance est conclue pour une éternité, et le nom de ma ville, comme un joyau précieux, brillera dans ton chiffre et rayonnera encore au fronton du passé, quand nos petits-enfants nous auront oubliés.
Laisse-moi aussi cet espoir bien permis, que 1912 sera doux aux petits.
Apporte, année nouvelle, qui va naître demain, beaucoup de joie à ceux qui n'en ont pas.
Mets au cœur des heureux le besoin de donner, donne à toutes les femmes la douce joie d'aimer.
Mets au cœur de tout homme ce besoin de tendresse, qui le rive au foyer.
Donne au pauvre orphelin un gîte pour ses nuits, un cœur pour s'épancher.
Donne à celui qui souffre un doux sein pour pleurer.
Donne aux découragés le bonheur d'espérer.
Au vieillard sans appui, qui lutte contre l'hiver, apporte les longs jours des grands soleils d'été.
Du semeur confiant, fais germer les moissons.
Conserve à notre vie ce grain de poésie que garde l'Idéal.
Garde-nous des méchants et rends-nous indulgents aux défauts du prochain.
Conserve à l'amitié la confiance sereine, et donne du courage à qui devra lutter.
Donne à l'âme qui prie, cette résignation qui fait des tout petits les héros de la vie. Viens chanter nos espoirs et pleurer nos douleurs.
PERVENCHER.

BULLETIN

30 décembre.
Dans la discussion de la loi de finances à la Chambre, M. Bouffandeau demande qu'il soit créé partout des caisses d'écoles. M. Groussau prend la parole pour demander que les secours des caisses des écoles s'étendent à toutes les écoles indistinctement. L'amendement est repoussé.
On signale une nouvelle attaque turque contre Derna.
La Sûreté générale a procédé à l'arrestation des époux Dettwiller, complices présumés des agresseurs du garçon de banque Cabry.
L'aviateur monténégrin Corcolan Monic, effectuant un vol au-dessus du lac Scutari, s'est noyé en tombant.
INFORMATIONS
La tentative de corruption d'un député
Paris, 30 décembre. — Le cas de M. Terré de la Vallée, contre lequel M. Goccaud a déposé la plainte que l'on sait, sera examiné vendredi prochain, 5 janvier, par la Ire chambre de la Cour d'Appel.
La question des poudres
Paris, 30 décembre. — M. Girod, député du Doubs, vient de demander au ministre de la Guerre, par voie du « Journal officiel », s'il est exact que la poudrière de St-Chamas reçoive d'Allemagne un produit, le trinitrobenzène, employé pour la fabrication des poudres.
M. Girod demande également que le ministre prenne des mesures pour les produits entrant dans la composition de nos poudres soient d'origine française.
Constitution d'une escadre légère en Méditerranée
Paris, 30 décembre. — La réorganisation des forces navales de haute mer va être complétée par la transformation en une escadre légère de deux divisions de croiseurs actuellement rattachées aux croiseurs.
Celle escadre aura la Méditerranée pour point de stationnement.
L'affaire Lager
Lyon, 30 décembre. — Malgré la protestation des instituteurs, l'inspecteur d'Académie a infligé la peine de la censure à M. Lager, instituteur adjoint à Lyon, qui avait écrit au vice-recteur de la Corse une lettre qui fut jugée comminatoire.
Acte de sabotage à Moutiers
Angoulême, 30 décembre. — Le Parquet d'Angoulême s'est transporté à la gare de Moutiers où les lanternes et les disques avaient été brisés la nuit dernière.
Orléans ministérielle en Turquie
Constantinople, 30 décembre. — A la Chambre des députés, le grand-vizir Said-Pacha a déclaré qu'il allait remettre au Sultan la démission du Cabinet.
Les emprunts austro-hongrois
Budapest, 30 décembre. — Le « Peter Lloyd » dément catégoriquement la nouvelle d'après laquelle la Hongrie aurait fait des démarches pour placer un emprunt de l'Etat hongrois en France.

LES QUOTIDIENNES

Comment l'appeler
S'il fallait donner un nom à l'année 1911, on n'aurait, vraiment, que l'embarras de choisir.
D'abord, on pourrait l'appeler : l'année marocaine.
Toute la politique étrangère est dominée, pendant les douze derniers mois, par cette question du Maroc qui, après le geste d'Agadir, a failli mettre l'Europe à feu et à sang. Les heures d'angoisses et les heures de fièvre que nous avons vécues tandis que se poursuivaient les interminables pourparlers franco-allemands, laisseront dans les esprits, aussi bien de l'autre côté du Rhin que de ce côté-ci, mais surtout de ce côté-ci, une inaltérable empreinte.
Ici, le danger commun, entrevu à travers les menaces de Berlin, a réalisé une chose à laquelle nous n'étions plus habitués : l'union de tous les Français sur le terrain patriotique, autour du drapeau national. Et ce spectacle admirable, reconfortant, ferait oublier, dans l'avenir, le souvenir des douleurs, des humiliations et, jusqu'à un certain point, des durs sacrifices et des cruels abandons.
Confit marocain, confit italo-turc, confit russo-persan, confit chinois et confit balkanique ! 1911 est bien l'année des confits !
Et pourtant nous avons un tribunal international, et là-bas, à La Haye, s'élève, majestueux, le Palais de la Paix !
Rentrions chez nous. Les vocables sensationnels ne vont pas nous manquer.
Pour M. Dujardin-Beaumetz, 1911 restera à jamais l'année de la Joconde, tandis que pour M. Augagneur, ce sera l'année de l'Ouest-Etat.
Hélas ! pour tous ceux qui ont pleuré avec les mères, les femmes, les enfants des victimes du *Gloire* et du *Liberté*, l'année qui meurt est l'année des explosions, des catastrophes et des deuils.
C'est aussi l'année de la vie chère. Pourvu que 1912 ne soit pas l'année de la vie plus chère !
Comme en douze mois, nous avons vu les trois ministères Briand, Monis et Caillaux, 1911 devient l'année des crises. Et il y a bien d'autres crises encore à enregistrer que les crises ministérielles. Retenons les principales : la crise de l'autorité, la crise du Haut Commandement, la crise du radicalisme, la crise du syndicalisme, la crise du parlementarisme, la crise commerciale et industrielle, la crise de l'école, la crise du français, la crise de la mode, etc., etc...
Nous pourrions encore choisir pour 1911 l'année des scandales, l'année du sabotage,

LA GUERRE ITALO-TURQUE

NOUVELLE ATTAQUE A DERNÀ
Ternoli, 30 décembre (retardé par la censure italienne). — Les Turcs ont tenté une vive attaque contre Derna le 27 courant, mais ont été repoussés.
Les Italiens ont eu trois officiers et soixante-dix soldats hors de combat.
A TOBRUK
Le combat du 22 décembre
Tobrouk, 30 décembre. — D'après des nouvelles de source italienne, reçues des l'Etat-major, les pertes turques, durant le combat du 22 courant, auraient été considérables.
Un capitaine turc et un chef arabe important seraient restés parmi les morts.
PRECAUTIONS BRITANNIQUES
Malte, 30 décembre. — Le croiseur anglais « Suffolk » a reçu l'ordre de se rendre immédiatement en Egypte, avec des plus cachetés.
LA FERMETURE DES BANQUES ITALIENNES
Constantinople, 30 décembre. — Le bruit d'après lequel le gouvernement turc aurait ordonné la fermeture des banques italiennes est inexact.
Choses et Autres
— Que dites-vous de cette histoire d'un magistrat qui aurait offert une gratification à un député ?
— La folie des étrennes.
— On dit que pour le 1^{er} janvier, les élégantes porteront de longues robes à queue pour faire leurs visites.
— En quel honneur ?
— Mais, par pure logique, le jour de l'An étant le jour « des traînes ».
Rien ne sèche plus vite que les larmes.
Quix-Quix.

L'agression contre un Garçon de Banque

A PARIS
UN COUP DE THÉÂTRE
L'ARRESTATION DES COMPLICES PRÉSUMÉS
Les époux Dettwiller à la Sûreté
Paris, 30 décembre. — Nous avons dit hier que la Sûreté avait appris qu'une auto semblable à celle volée à M. Normand, avait été garée à Bobigny chez le mécanicien Dettwiller.
L'enquête prouva que dans la nuit du 13 au 14 décembre, quatre individus étaient venus garer une auto chez Dettwiller et que cette auto ressemblait à celle volée. Les explications fournies par les époux Dettwiller étaient contradictoires, le couple a été mis en état d'arrestation et écroué.
La Sûreté a arrêté également une femme, Jeanne Hotelli, âgée de 27 ans, qui s'était présentée chez les époux Dettwiller. Or, l'ami de cette femme avait été désigné déjà à la police comme un des agresseurs du garçon de banque Cabry.
La police a également arrêté un autre individu qui s'était présenté également au garage de Bobigny.
On pense que cet individu et Jeanne Hotelli ne tarderont pas à être mis en liberté. Pour le moment, il n'y a de réellement retenus pour l'affaire de la rue Ordener, que Dettwiller et sa femme.
La reconnaissance de l'automobile
M. Gilbert, juge d'instruction, s'est rendu cet après-midi à la fourrière où il a mis les témoins de l'affaire de la rue Ordener en présence de la voiture saisie à Dieppe.
— Les témoins ont reconnu la voiture comme étant celle qui portait les malfaiteurs.
On affirme que la Sûreté aurait découvert le retrait d'un des cinq bandits de la rue Ordener.
Son arrestation serait imminente.

LA TEMPÊTE

Nafrage d'un Voilier Anglais
VINGT-CINQ MORTS
Berlin, 30 décembre. — Le « Lokal Anzeiger » annonce que le voilier anglais « Man » a sombré, au cours d'une tempête dans les parages de Røer, il y a vingt-cinq morts. Un seul matelot serait sauvé.

Les Empoisonnements de Berlin

132 CAS. — 60 DÉCÈS
Berlin, 30 décembre. — La nouvelle des cas a augmenté considérablement depuis hier.
D'après la police, ils s'élevaient à 132-60 mortels à dix heures, et 60 cas avaient été mortels.
L'empereur a demandé un rapport au ministre de l'Intérieur.